



**« Ils
persévéraient
dans
l'enseignement
des apôtres,
dans la
communion
fraternelle,
dans la fraction
du pain et dans
les prières. »**

Ac 2.42



REYNALD KOZYCKI

Persévérer dans la communion fraternelle

La communion fraternelle fait partie des quatre grands piliers de la pratique chrétienne avec la lecture de la Bible, la prière et le témoignage. Elle va au-delà de simples échanges cordiaux. Elle se construit dans une relation vivante avec le Christ et avec ceux qui lui appartiennent. Tout croyant en connaît l'importance. Pourtant, de nombreux obstacles peuvent empêcher le disciple de persévérer dans cette construction.

Quelques mots de témoignage

J'ai un souvenir assez précis de mes premiers pas dans une église évangélique. Je rejoignais ponctuellement un groupe de chrétiens près du campus de Grenoble. Puis un soir, seul dans ma chambre universitaire, j'ai été amené à prendre conscience « dramatiquement » de mon propre péché. Ce soir-là, Dieu s'est révélé à moi dans sa sainteté et dans son amour par Jésus-Christ. Cette rencontre bouleversante m'a arra-

ché, notamment, à ma paresse des grasses matinées du week-end. Le dimanche matin qui a suivi, je décidais donc d'aller dans un lieu de culte. J'observais les personnes qui prenaient place. Le verset mentionné ci-dessus était écrit en grosses lettres sur le mur. Je le lisais et relisais. Je ressentais en même temps une joie nouvelle, celle de découvrir non seulement Dieu dans son amour et sa sainteté, mais aussi de m'associer aux personnes qui s'assemblaient pour le louer, l'adorer. Ces personnes sont devenues, dès lors, comme ma propre famille. Depuis ce jour, sans qu'on me l'explique vraiment, je n'ai pratiquement plus passé une semaine sans rencontrer d'autres croyants pour mettre en pratique ce verset.

Du « je » au « nous »

La foi chrétienne implique une démarche très personnelle de conversion. Les appels de Jésus visent souvent l'individu et non le groupe : « *Celui qui croit en moi...* », répète-t-il souvent. La prière, telle qu'il l'enseigne, est d'abord un seul-à-seul avec Dieu dans sa chambre (Mt 6.6), mais très vite elle devient invocation à Dieu comme « notre » Père. Le « je - tu » de notre relation verticale se complète obligatoirement par un « nous ». Il n'est pas concevable, dans la perspective biblique de vivre sa foi seul dans son coin, tel un Robinson Crusoé. Nous sommes appelés à tisser des liens avec nos frères et sœurs en Christ, à nous édifier *pour former une maison spirituelle*. Nous n'avons en général pas trop de difficultés à le comprendre, surtout au début de notre expérience de foi. Mais avec les combats de la vie, les déceptions, le relâchement, les séductions de tout genre..., nous pouvons oublier l'import-

tance de *persévérer* dans la communion fraternelle.

Me découvrir comme membre du « corps de Christ »

Comme le baptême l'exprime publiquement, notre conversion (ou notre *baptême de l'Esprit*) nous introduit non seulement dans une communion vivante avec le Christ, mais aussi, nous incorpore en lui avec les autres croyants : « *Nous avons tous été baptisés par un seul et même Esprit pour former un seul corps...* » (1 Co 12.13). Nous découvrons assez vite notre besoin les uns des autres : « *Ainsi, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps en Christ et nous sommes tous membres les uns des autres. Mais nous avons des dons différents...* » (Rm 12.5-6). Les deux chapitres d'où sont tirés les textes précédents insistent fortement sur les liens qui sont désormais les nôtres dans le « corps de Christ » ; ils montrent aussi que l'Église locale est le lieu par excellence pour exercer les dons que Dieu nous a accordés.

Non à l'Église « buissonnière » !

Pour persévérer dans la communion fraternelle, il est indispensable d'accorder une priorité à notre vie d'Église, sans négliger d'autres domaines importants comme notre vie personnelle avec Dieu ou notre famille...

Je me souviens d'un article que nous avions écrit avec un frère pour un bulletin d'Église. Le titre était quelque chose comme : « *52 bonnes raisons pour ne pas aller au culte cette année* ». Nous énumérions les visites à la famille proche, des cousins plus

éloignés, des amis de longue date, les activités sportives des enfants, les loisirs exceptionnels... Bref, il est si facile, le dimanche matin, de pratiquer l'Église « buissonnière », sans parler des raisons encore plus « valables » pour ne pas assister aux réunions de semaines !

Heureusement, les premiers chrétiens ont déjoué les tentations de négliger leur vie d'Église. Ils ont *persévéré* dans « *l'enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières* ».

Obstacles à la communion fraternelle

Nous l'avons tous remarqué, les relations humaines sont rarement faciles, et cela se vérifie aussi dans l'Église locale. Nous sommes exhortés à une grande patience dans nos relations : « *Supportez-vous les uns les autres avec amour, en vous efforçant de conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix* » (Ep 4.2-3).

Pourquoi est-ce si difficile ? Le *péché* a détérioré profondément notre personnalité. Par exemple, nous avons tendance si facilement à voir les pailles qui sont dans les yeux de nos frères et ne pas voir les poutres qui sont dans les nôtres (Mt 7.3). Combien de chrétiens ont cessé de fréquenter leur Église sous prétexte qu'il n'y avait pas assez d'amour dans leur assemblée, en oubliant qu'eux-mêmes n'ont pas toujours fait preuve de beaucoup de patience ou d'esprit de pardon dans leur relation fraternelle ?

Étincelles parfois

Dans nos relations d'Église, nous expérimentons la justesse de ce proverbe : « *Le fer aigüise le fer, ainsi un homme aigüise*

la personnalité de son prochain » (Pr 27.17). Dans ce choc de fer contre fer - et aussi de *frère contre frère* ! - il y a parfois des étincelles. Le Nouveau Testament est très réaliste. Paul écrit aux Galates, trop habités d'une foi charnelle, qu'il faut faire attention à ne pas *se dévorer les uns les autres* (Ga 5.15). L'orgueil, l'esprit de rébellion, le zèle amer et toutes les « *œuvres de la chair* » rendent la communion fraternelle parfois impossible. Mais heureusement, là où l'amour de Dieu veut être vécu, là où son pardon est mis en pratique, là où la vie de son Esprit peut produire son fruit, les relations fraternelles deviennent des sources d'encouragement et de bénédictions.

Quelques pistes pour avancer

Parmi les très nombreuses exhortations bibliques dans le domaine de la communion fraternelle, je propose de conclure par sept principes qui m'ont aidé au fil des années à persévérer :

- En me rappelant la dette immense que j'avais devant Dieu et qui a été remise, je découvre aussi la force de pardonner à ceux m'ont offensé (Mt 18.23-35) ;
- En me rappelant l'accueil extraordinaire que le Seigneur m'a fait alors que j'étais, par nature, *ennemi de Dieu*, je découvre la force d'accueillir mes frères et sœurs *comme Christ m'a accueilli* (Rm 15.7 ; Rm 5.10) ;
- En comprenant ma valeur aux yeux de

¹ A. Kuen dans sa traduction « Parole vivante » propose, en note du texte « *N'abandonnons pas notre assemblée, comme c'est la coutume de quelques-uns* » (Hé 10.25) les traductions possibles suivantes : « Désserter ou négliger nos assemblées, leur tourner le dos, cesser d'y assister ; ou, plus familièrement : faire l'église buissonnière. »

² Ga 5.19ss ; Jc 3.14ss

Dieu, lui qui a donné son Fils pour moi, je comprends aussi que chacun de mes frères et sœurs est un bien-aimé de Dieu : « *Ne cause pas, par ton aliment, la perte de celui pour lequel Christ est mort* » (Rm 14.15) ;

- À l'exemple de Jésus qui a été « *doux et humble de cœur* », je veux me méfier comme de la peste de mes tendances orgueilleuses, notamment en apprenant à respecter ceux qui ont des avis divergents, sur des points, somme toute, secondaires, et *rechercher ce qui contribue à la paix et à l'édification mutuelle* (Rm 14.1-19) ;
- En désirant dépendre davantage du Christ, comme le sarment du cep, j'apprends à garder ses commandements, et notamment celui d'*aimer mes frères et sœurs comme Christ nous a aimés* (Jn 15.4-12) ;
- *Dieu est lumière* et m'appelle à marcher dans sa lumière (1 Jn 1.5-7). Plus concrètement, cela suppose, en particulier, une certaine transparence de ma part dans mes relations fraternelles. D'abord, en apprenant à reconnaître mes torts, à accepter - voire rechercher - les remarques de mes proches qui ont le courage de me dire ce qui ne va pas, et ensuite, à oser parler en face, avec amour et respect, à ceux qui m'auraient offensé. « *Si ton frère a péché, va et reprends-le seul à seul* » (Mt 18.15), et non : « *va le répéter derrière son dos* » ;
- Nous avons une tendance fâcheuse à faire de notre *local* d'Église une sorte de *bocal* dans lequel nous finissons toujours par nous enfermer et nous faire du tort réciproquement. En nous ouvrant davantage à l'extérieur par le témoignage de notre foi comme « ambassadeurs du Christ », nous

nous préserverons de nombreuses difficultés (2 Co 5.17-20).

Négliger la communion fraternelle, c'est rejeter une partie fondamentale de l'enseignement de la Bible. Comme une braise retirée de son foyer s'éteint beaucoup plus vite, ainsi le chrétien qui néglige la communion fraternelle s'éteint progressivement dans sa foi. « *Supportez-vous les uns les autres et faites-vous grâce réciproquement ; si quelqu'un a à se plaindre d'un autre, comme le Christ vous a fait grâce, vous aussi, faites de même. Mais par-dessus tout, revêtez-vous de l'amour qui est le lien de la perfection. Que la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés pour former un seul corps, règne dans vos cœurs* » (Col 3.13-15). Amen !

R.K.

Quelques questions de réflexion en groupe :

Lire Ac 2.37-42 et Col 3.13-15 (et éventuellement l'article ci-dessus) :

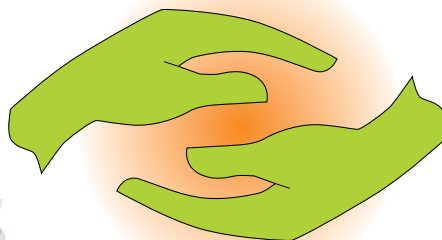
Question 1 : Racontez en quelques mots vos premiers contacts avec une Église locale et votre découverte du « corps de Christ ».

Question 2 : Qu'est-ce qui peut nous aider à mettre une priorité à *persévérer* dans la communion fraternelle ?

Question 3 : Qu'est-ce qui vous paraît le plus difficile dans nos relations fraternelles ?

Question 4 : Comment la Bible nous invite-t-elle à régler nos différends dans l'Église ?

Question 5 : Parmi les 7 principes énumérés dans l'article ci-dessus (qui sont loin d'être exhaustifs), lequel vous semble le plus important ? Pourquoi ?



LES UNS LES AUTRES¹

FRANÇOIS-JEAN MARTIN

Les deux dimensions du message biblique

Le message de la Bible a deux dimensions ; l'une verticale et l'autre horizontale. La dimension verticale parle de notre relation avec Dieu, la dimension horizontale de nos relations les uns avec les autres.

A la question d'un docteur de la Loi au sujet du commandement le plus important, Jésus donne deux réponses : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée », dimension verticale, à laquelle le Seigneur ajoute immédiatement la dimension horizontale en précisant que ce « deuxième commandement est aussi important que le premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Tout ce qu'enseignent la Loi et les prophètes se résume dans ces deux commandements. » (Mt 22.39-40).

Jésus a fait de l'obéissance à ce deuxième commandement la condition et le secret d'un témoignage efficace auprès de ceux qui ne le connaissent pas encore : « A ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Jn 13.35).

L'amour est **la** marque du chrétien,

le signe le plus net de la nouvelle naissance. C'est aux membres d'une Eglise locale que l'apôtre Paul écrit : « Vous êtes le corps du Christ, et vous êtes ses membres, chacun pour sa part » (1 Co 12.27). Or, être membre d'un corps, c'est avoir des relations avec les autres membres du corps, car « nous sommes tous membres les uns des autres » (Ro 12.5).

Dans ce dernier passage, l'apôtre emploie un mot grec qui revient dans le Nouveau Testament et qui est généralement traduit par : *les uns les autres* (voir encadré page 7).

Ce terme nous fait pénétrer dans la vie intime de l'Eglise primitive, car chaque fois qu'il apparaît, il évoque l'aspect relationnel de la vie du croyant. Dans la moitié des cas, il accompagne un verbe à l'impératif. Nous trouvons

¹ Texte du livre d'Alfred Kuen, *Les uns les autres*, Ed. Emmaüs, 1995, résumé et aménagé par François-Jean Martin avec autorisation de l'auteur.

² « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons les frères » (1 Jn 3.14), « par là nous connaissons que nous sommes de la vérité » (v.19). « Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu » (4.7). L'amour des frères découle directement de notre amour pour Dieu : « Quiconque aime celui qui l'a fait naître de nouveau aime aussi celui qui est né de lui » (5.1). Par contre, « celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu » (4.8).

ainsi toute une série de commandements différents (positifs ou négatifs) qui nous permettent de brosser un tableau assez complet de ce que Dieu nous demande pour que notre vie commune soit harmonieuse et le glorifie.

Nous pouvons tirer quelques leçons de la présence même de cette expression dans les écrits normatifs de la nouvelle alliance.

La vie chrétienne normale se vit dans une communauté

Le chrétien du Nouveau Testament est un homme qui vit avec ses frères et sœurs dans une Eglise locale dont il partage les problèmes et les responsabilités. Pour beaucoup de chrétiens du 20^e siècle, l'expression « les uns les autres » ne signifie rien de concret, car ils vivent en ermites au sein des grandes villes : « Chrétiens-Robinson » qui n'ont même pas de « Vendredi » à qui parler. La solitude est devenue l'un des problèmes les plus lancinants de notre monde actuel. Tel n'est pas le plan de Dieu : la vie normale du chrétien implique des relations suivies avec les autres membres du corps : exhortations, instruction, édification mutuelle, support réciproque, « rendez-vous serviteurs les uns des autres, prévenez-vous par des égards mutuels, vous pardonnant les uns les autres... ».

La vie dans un corps n'est pas toujours facile, mais c'est une bonne école,

Le mot grec (*allèlôn*) revient cent fois dans le Nouveau Testament et est généralement traduit par *les uns les autres*. Étymologiquement, il est composé de deux mots identiques accolés : *les uns, les uns*. Il est souvent employé dans des récits (p. ex. : « ils se dirent les uns aux autres »). Dans la moitié des cas, il accompagne un verbe à l'impératif. Nous trouvons ainsi une cinquantaine d'exhortations ou de commandements précis. Certains impératifs reviennent fréquemment (« aimez-vous les uns les autres » est répété 16 fois), d'autres se retrouvent une ou plusieurs fois éparpillés dans l'ensemble du Nouveau Testament. Nous trouvons ainsi une trentaine de commandements différents (positifs ou négatifs).

elle nous apprend à travailler en équipe, à valoriser les autres, à nous corriger mutuellement et à grandir ensemble.

L'expression « les uns les autres » implique un cadre précis

Les chrétiens auxquels les apôtres adressent ces exhortations assorties de l'expression « les uns les autres » vivaient dans un cadre précis où les uns connaissaient les autres. Ces « autres » ne peuvent pas être tout le monde, ce sont des gens

précis que l'on connaît, avec lesquels on entretient des relations privilégiées. C'est dans le cadre restreint de l'*ekklésia*, de l'assemblée de ceux qui ont été appelés hors du monde, que Dieu nous éduque à entretenir des relations avec l'ensemble des hommes. « Aimez-vous les uns les autres » est une étape pour parvenir à aimer tous les hommes, même nos ennemis.

Dieu brise progressivement le cercle étroit de notre égoïsme en élargissant peu à peu le cadre de notre affection : d'abord la famille, puis l'Eglise, puis le monde. Il nous apprend pas à pas à connaître, à accepter et à

aimer des gens de plus en plus différents de nous. « Faisons le bien envers tous (tel est le but), mais premièrement (c'est la première étape du chemin) envers ceux qui appartiennent à la famille des croyants » (Ga 6.10). « Poursuivez le bien soit les uns envers les autres (première étape), soit envers tous les hommes » (1 Th 5.15).

**Les exhortations
accompagnant l'expression
« les uns les autres »
supposent des relations
concrètes et constantes
avec ce groupe social
précis.**

Certains croyants vivent leur vie chrétienne comme des moines bénédictins camaldules³ : ils viennent le dimanche au culte, chantent des cantiques à côté d'un inconnu auquel ils n'adresseront pas la parole, écoutent un sermon puis repartent chez eux.

Telle n'est pas la volonté de Dieu pour les membres de son Eglise. J. Stott fait remarquer que la première conséquence de la plénitude de l'Esprit est le fait de se parler les uns aux autres.⁴

Si nous voulons obéir aux différents impératifs associés à l'expression les uns les autres, nous devons aller bien au-delà des relations qu'il est convenu d'entretenir entre bons voisins. Si je veux exhorter mon frère, il faut que j'apprenne d'abord à le connaître ; s'il doit veiller sur moi, je ne puis me retrancher derrière l'excuse commode : « Ce sont mes affaires privées ».

Si je veux *aimer* mes frères et sœurs « non en paroles et avec la langue, mais en actions et avec vérité » (1 Jn 3.18), il faut que j'aie les voir, que j'apprenne à connaître leurs besoins et leurs problèmes, que je leur consacre du temps pour les aider ; bref, qu'il y ait entre nous des relations précises et suivies.

**Toutes ces exhortations
s'adressent à l'ensemble
des chrétiens**

Dans le schéma auquel la chrétienté nous a habitués, nous nous attendons tout

naturellement à ce que ces fonctions soient exercées par les serviteurs de Dieu. Or, dans le Nouveau Testament, il est toujours dit : « Exhortez-vous, instruisez-vous, édifiez-vous, consolez-vous, avertissez-vous *les uns les autres*, que les membres aient également soin *les uns des autres*... » Tout semble se passer comme s'il s'agissait d'Eglises privées de pasteurs ou de responsables. N'y en avait-il donc pas dans l'Eglise primitive ? Si, mais le Christ « a fait don de ces hommes (à l'Eglise) pour que ceux qui appartiennent à Dieu soient rendus aptes à accomplir leur service en vue de la construction du corps du Christ » (Ep 4.12). C'est là leur fonction essentielle : ils sont là pour que chaque croyant soit rendu capable d'exercer son ministère auprès des autres selon ses dons et sa formation.

Leur ministère ne dispensait donc pas les membres d'Eglise d'exercer le leur, il devait simplement servir à les aider et les former pour qu'ils puissent l'accomplir encore mieux et qu'ils soient à même de s'aimer, de s'édifier, de se supporter mutuellement. Du moment que la Parole de Dieu répète si souvent ces impératifs, c'est que la chose n'est pas naturelle au cœur de l'homme. Donc les responsables de l'Eglise peuvent nous aider à adopter, pour nos relations réciproques, la ligne spirituelle conforme à la volonté de Dieu, plutôt que celle que nous dicte notre cœur naturel.

³ Ces moines ne vivaient pas en ermites, ils formaient une société conventuelle aux limites très précises. Ces moines sont liés à la règle du silence : il ne peut donc y avoir ni exhortation mutuelle, ni instruction réciproque. Ils viennent aux heures convenues s'asseoir l'un à côté de l'autre, ils chantent ensemble les complies et les antiennes, puis chacun retourne dans sa cellule.

⁴ « C'est une chose frappante que la première preuve de la plénitude de l'Esprit soit un échange de paroles. Et pourtant, cela n'a rien de surprenant puisque le premier fruit de l'Esprit est l'amour. Si profonde et si intime que puisse paraître notre communion avec Dieu, nous ne pouvons prétendre à la plénitude de l'Esprit s'il y a dans notre communauté des gens à qui nous ne parlons pas. Le premier signe de la plénitude est la communion fraternelle » (J. Stott, *Du baptême à la plénitude*, Monnetier Mornex, Ed. Emmanuel, 1975, p. 58).

Chacun de nous est ainsi interpellé : aime, avertis, pardonne, supporte, veille sur ton frère ou ta sœur.

Ces relations sont très diverses

Dans les cinquante passages où se trouvent des exhortations accolées à l'expression *les uns les autres*, on peut distinguer une trentaine de commandements différents⁵. Il n'y a pas d'uniformité dans le plan de Dieu et nous ne pouvons pas nous croire quittes de nos obligations en obéissant seulement à l'un ou l'autre de ces commandements. Il est vrai que « celui qui aime les autres a accompli la Loi, puisque tous les commandements se résument dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Ro.13.8-9). Mais, comme nous sommes égarés par les fausses définitions de l'amour que le monde nous impose, nous avons besoin d'écouter comment les apôtres nous disent de nous aimer.

Les commandements sont positifs ou négatifs

Ils nous disent ce que nous devons faire et ce qu'il nous faut éviter si nous voulons maintenir l'harmonie dans la communion fraternelle et progresser ensemble. D'une part instruire, avertir, estimer, accueillir les autres, et d'autre part *ne pas se plaindre d'eux, ne pas leur mentir, ne pas en médire, ne pas les juger*. Les commandements négatifs sont aussi importants que les positifs. Fonctions positives et négatives se complètent et se renforcent mutuellement pour entretenir un climat fraternel sain.

Tous ces commandements divers sont de simples variantes du plus fréquent

d'entre eux : Aimez-vous les uns les autres

A côté des seize fois où ce commandement apparaît, une douzaine de textes se rapportent aux manifestations de l'amour dans la vie en commun, une dizaine d'autres concernent la vie paisible dans l'Eglise. Ainsi, les 4/5 des impératifs se rapportent à l'amour mutuel et à ses diverses manifestations. Quant aux autres (exhortez-vous, veillez, priez, édifiez-vous), on ne peut en respecter l'esprit que si l'on aime les autres.

En pénétrant dans une Eglise, les non-croyants ne sauraient juger si la doctrine enseignée est correcte, si la confession de foi est orthodoxe et la structure ecclésiastique biblique, mais ils sentiront immédiatement si les membres s'aiment les uns les autres. Jésus ne s'est pas lassé de répéter à ses disciples : « Aimez-vous les uns les autres ». La répétition d'un commandement à travers la Bible est un signe de l'importance que Dieu y attache (Jn 13.34-35 ; 15.12,17). Les apôtres à leur tour y ont insisté⁶.

Nous pouvons avoir entre nous des divergences d'opinions, de caractères, de tempéraments, d'options politiques, sociales et ecclésiastiques, mais si nous continuons à nous aimer les uns les autres, nous demeurons en Dieu, Dieu demeure en nous - et le monde croira en Christ.

F-J.M.

⁵ Accueillez-vous, saluez-vous, réconfortez-vous les uns les autres, estimez l'autre supérieur à vous-même, priez les uns pour les autres, exercez l'hospitalité les uns envers les autres, ne vous jugez pas, ne vous enviez pas, ne vous provoquez pas les uns les autres, ne mentez pas les uns aux autres, ne médisez pas, ne vous plaignez pas les uns des autres...

⁶ Par amour fraternel, soyez pleins d'affection les uns pour les autres... ; abondez en amour les uns pour les autres ; aimez-vous ardemment ; vous avez appris de Dieu à vous aimer ; que votre amour mutuel augmente de plus en plus. (Ro 13.8 ; 1 Th 3.12 ; 2 Th 1.3 ; 1 Pi 1.22 ; 4.8 ; 1 Jn 3.11,23 ; 4.7,11,21 ; 2 Jn 5.)

Au quotidien des relations...



Qui dit

« les uns les

autres » dit

« relations ».

Et les relations

humaines,

ce n'est pas

toujours

simple,

c'est même

parfois

« tendu ».



MARIE-CHRISTINE
FAVE

Les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens nous laissent une double exhortation : « Supportez-vous les uns les autres avec amour... » et « faites-vous grâce réciproquement ... » (voir Ep 4.2 et 32 ; Col 3.13).

Se supporter...

La Bible ne nous berce pas d'illusions : la relation avec le prochain dans l'assemblée ne planfonnera pas toujours au top niveau. Il faudra parfois se supporter : façon de voir et de raisonner différentes avec ses conséquences dans les prises de décision, cultures, arrière-plans et tempéraments différents, sans oublier la nature pécheresse qui va ressortir aussi dans nos comportements. Ep 4.2 et Col 3.12 nous encouragent à l'humilité, la douceur, la patience... clés d'une relation durable. Patience pour supporter les défauts de l'autre (ou ce qui nous apparaît comme tel) sans l'enfermer dans un schéma où nous ne le voyons plus évoluer ; humilité pour reconnaître que nous ne sommes pas meilleurs que le prochain et pour nous dis-

poser à recevoir et apprendre de lui ; douceur et bonté dont nous avons tant besoin...

« Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, faites-vous grâce réciproquement, comme Dieu vous a fait grâce en Christ. » (Ep 4.32) Ce « comme » qui se trouve aussi dans Col 3.13 me rappelle la parabole des deux débiteurs (Mt 18.21 à 35).

Les 100 deniers...

C'est ce que doit le deuxième serviteur au premier. Un denier représente le salaire d'une journée de travail d'un ouvrier. Cent deniers représentent alors l'équivalent d'environ 3 mois et demi de salaire d'un ouvrier. Ce n'est pas rien ! Et quand une personne nous fait mal, nous heurte dans notre sensibilité, nous ne pouvons pas simplement nier la douleur et prétendre : ce n'est rien ! Nous sommes d'ailleurs d'autant plus affectés que notre personne est mise en cause et que cela vient d'un proche. « Nous n'assistons jamais aux offenses qui nous sont faites comme de simples spectateurs » affirme Jacques Buchhold.

Comment réagissons-nous quand quelqu'un nous fait du tort ?

Un bouillonnement intérieur ? Les émotions sont présentes, un sentiment d'injustice... de la colère aussi ? On sait qu'on ne doit pas rendre le mal, mais ne le rendons-nous pas parfois de façon subtile... en critiquant l'autre par-dessous, en le culpabilisant... ? Toutefois, on ne guérit pas une blessure par une autre blessure ; et le temps n'effacera pas les choses tout seul. Est-ce que parfois on isole l'autre en dressant une barrière géographique ou psychologique ? Bonjour, bonsoir, mais la relation n'est plus comme « avant », la spontanéité a disparu, la confiance et l'intimité font partie du passé.

Une démarche de pardon et de réconciliation ? Souvent plus facile à dire qu'à faire. Et comme l'a souligné quelqu'un : « Chacun dit que le pardon est une idée merveilleuse jusqu'au moment où il faut pardonner à quelqu'un ». Cependant, l'enjeu est de taille : restaurer une relation. Celle-ci sera peut-être différente, peut-être semblable à celle vécue avant que le problème soit arrivé. Dialoguer au sujet de l'incident survenu (non pour se défouler ou accuser l'autre, mais pour essayer de se comprendre, exprimer ses difficultés) pourra favoriser la relation. Pardonner, ce n'est pas forcément ne rien dire. Il faut parfois même du courage pour aller voir celui ou celle avec qui on a un différend. Quelqu'un a affirmé : « Avouer une blessure, c'est confesser une faiblesse ». Ce genre de discussions (au départ pas toujours agréables) peut néanmoins nous rapprocher les uns des autres et permettre de ne pas accumuler un passif avec notre entourage.

Les 10 000 talents...

Le premier serviteur devait 10 000 talents au roi. Si un talent équivalait à 6 000 jours de travail, soit environ 20 années, 10 000 talents nécessiteraient 200 000 années de travail ! Aucune comparaison possible entre les 100 deniers et les 10 000 talents ! Et c'est ce qui m'a souvent aidé à pardonner. Le Seigneur nous pardonne énormément plus que ce que nous pardonnons aux autres.

Nous avons besoin de changer de perspective : regarder l'immensité du pardon de Dieu pour nous au lieu de nous focaliser sur les 100 deniers que nous « doit » le prochain. Pour en revenir au premier serviteur, peut-être ne s'était-il pas vraiment rendu compte de l'impossibilité de payer sa dette puisqu'il déclare : « Seigneur, prends patience envers moi, et je te paierai tout » (v. 26) ? Prendre conscience de l'énormité de notre dette envers Dieu et donc de la grandeur de sa grâce envers nous demeure un élément clé qui rejaillit dans nos relations les uns avec les autres, notamment en nous amenant à nous faire grâce réciproquement.

Le pardon... une décision

Même si les luttes intérieures (notamment au niveau des pensées d'amertume qui peuvent revenir) sont présentes, même si un processus s'installe dans le temps (surtout pour des blessures profondes ou vécues comme telles), le pardon reste une décision qui est prise avec la grâce et l'aide de Dieu : celle de remettre la dette de l'autre et de ne pas l'enfermer dans un rôle de débiteur. La relation peut alors reprendre, elle ne s'arrête plus au problème vécu. Pour conclure, je citerai cette affirmation qu'une église évangélique avait adoptée : « Pardonner, c'est préparer l'avenir ! »

M-C.F.

Portez les fardeaux les uns des autres

« Portez les fardeaux les uns
des autres et vous accomplirez ainsi
la loi du Christ »

Gal 6. 2

Christ la manifestation concrète du pardon et de l'accueil de Dieu. Nous pouvons entrevoir une solution à l'apparente contradiction notée plus haut, si nous disons : « Rejetons le péché, mais portons le pécheur. »

Quel fardeau ?

En motivant son propos, l'apôtre rend explicite le fait que son exhortation est une déclinaison ou, plus encore, une mise en pratique du commandement de l'amour. Mais des fardeaux il y en a de plusieurs sortes, même si nous nous limitons à ceux qui sont évoqués dans le Nouveau Testament. De quoi s'agit-il ici ? Dans son contexte, cette exhortation a un rapport avec le péché : *si quelqu'un vient à être surpris en une faute... Prends garde à toi-même, de peur que, toi aussi, tu ne sois tenté.* À première vue, Paul contredit carrément le conseil de l'auteur de l'épître aux Hébreux qui écrit : **rejetons tout fardeau et le péché qui nous enlace si facilement...**¹ Il faut regarder cela de plus près !

Au premier verset de Galates 6, Paul a utilisé le mot « *redresser, rétablir* » qui évoque l'idée de soulager et de soutenir. Celui qui *commet quelque faute sur un coup de tête*, lorsqu'il a pris conscience de son péché et s'en est repenti, a besoin d'être entouré. Il a besoin de trouver auprès de ses frères et sœurs en



ROBERT SOUZA

Le fardeau de notre faiblesse

Le fardeau que Paul vise en premier lieu dans Galates 6 est peut-être tout simplement celui d'être pécheur, le fardeau de notre propre faiblesse face au mal, de notre imperfection. Pour aider celui qui est tombé, dit-il, il faut d'abord admettre qu'on est soi-même vulnérable : *Prends garde à toi-même*, tu n'es pas à l'abri. Ensuite, nous avons besoin de cette lucidité que donne l'Esprit, car nous pouvons tous succomber au syndrome de la paille et de la poutre décrit par Jésus. Il est tellement facile de supporter chez nous ce que nous ne supportons pas chez les autres !

Le verbe employé par l'apôtre a le double sens de porter et de **supporter**. Supporter les fardeaux les uns des autres, c'est admettre que l'Église se compose de pécheurs graciés et qu'aucun des membres du corps n'est encore par-

¹ Hébreux 12.1

fait. C'est reconnaître que mon frère, que ma sœur peut tomber... sans pour autant cesser d'être frère ou sœur en Christ.

Aux Corinthiens, Paul écrit² : *Car, tandis que nous sommes dans cette tente, nous soupignons, **accablés**...* Nous n'échappons pas au fardeau de la condition humaine dans un monde abîmé par le péché. Mais nous nous soutenons mutuellement et nous encourageons dans la conviction que *ce qui se voit est éphémère, mais ce qui ne se voit pas est éternel*³.

Porter et non soupeser

Nuance intéressante, nous ne sommes pas invités à **soupeser** les fardeaux, pour décider s'ils sont vraiment lourds ou pas. Méfions-nous de notre tendance à mesurer les fardeaux des autres à l'aune des nôtres. Ce qui fait plaisir à Dieu, c'est de nous voir **porter** ces fardeaux, les supporter, les prendre en compte. Nous chantons quelquefois : « Dieu sait si bien ce qui **te semble** lourd. » Admettons donc que certains puissent trouver lourd ce qui ne semblerait qu'une brouille pour d'autres. L'apôtre Paul nous encourage à prendre en compte nos différences, la grande variété qui se manifeste parmi les chrétiens. Nous n'avons pas tous les mêmes faiblesses, les mêmes soucis, mais nous en avons **tous** !

*Nous ne sommes pas seuls,
Dieu nous a donné des frères
et sœurs pour porter
nos fardeaux dans la prière*

Témoignage

J'ai en mémoire, deux faits-divers : tout d'abord ce bébé abandonné dans un photomaton. Seul dès son arrivée au monde ! Ensuite, cette femme, dépressive, retrouvée sans vie chez elle après plusieurs jours, un verre d'alcool dans la main. Seule pour quitter ce monde... Cette femme, je la connaissais ! Seuls, tous les deux. Pourtant entourés de tellement de monde !

Et nous alors ? Qui sommes-nous ? Juste des étrangers, voyageurs sur cette terre... Et pourtant, nous ne sommes pas laissés seuls. Jésus, avant de quitter ce monde, nous a rassurés. Avec son Esprit, il nous a donné des frères et sœurs. Avec eux, on peut partager nos fardeaux, recevoir un message depuis l'autre côté de la terre, d'un frère, d'une sœur, qui dit : « Je prie pour toi, je porte ton fardeau avec toi devant notre Père. » Cela m'est déjà arrivé à plusieurs reprises... Et là, je ne suis pas la seule non plus, n'est-ce pas ?

Marie-Christine PERRILLIAT

Apporter

Un texte de la première épître de Pierre nous invite non pas à porter nos soucis, mais à nous en décharger⁴. Cela nous rappelle que porter les fardeaux les uns des autres veut dire avant tout les **apporter** au Seigneur ensemble. C'est en priant les uns pour les autres, les uns avec les autres, que nous nous encourageons mutuellement à nous saisir de la grâce de Dieu qui est à la mesure de n'importe quel fardeau.

Pour aller plus loin...

- Plusieurs passages du Nouveau Testament évoquent l'idée des fardeaux, de ce qui pèse, de ce qui est lourd :
- Fardeaux liés au travail, Matthieu 20 : Dans la parabole des ouvriers embauchés à différentes heures, ceux qui ont travaillé le plus longtemps disent : *nous avons supporté le **poids** du jour* (Mt 20.12).
- Fardeaux qu'on s'impose pour le bien d'autrui, Actes 15 : *Car il a paru bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous imposer d'autre fardeau que ce qui est indispensable* (Ac 15.28).
- Fardeau de la persécution : Paul avoue avoir été *accablé à l'extrême* par ses tribulations en Asie (2 Co 1.8).
- Fardeaux matériels et financiers : La communauté chrétienne doit pouvoir assister au maximum les veuves qui n'ont aucun soutien. Les difficultés matérielles peuvent être de véritables fardeaux (1 Tm 5).

² 2 Corinthiens 5.4

³ 2 Corinthiens 4.18

⁴ 1 Pierre 5.7

Ne pas médire

FRANÇOISE
LOMBET



Dans l'article concernant l'expression « les uns les autres », nous avons vu que nous trouvions une trentaine de commandements différents, formulés de façon positive — faites ceci ou cela — ou négative — ne faites pas ceci ou cela — afin d'éviter, voire de proscrire certaines attitudes. Nous examinerons plus particulièrement le verset 11 du chapitre 4 de l'épître de Jacques.

« Frères, ne vous critiquez pas les uns les autres » (version Semeur) ou « ne parlez point mal les uns des autres » (version Segond). Le dictionnaire (le Petit Robert) définit ainsi le verbe médire : dire (de quelqu'un) le mal qu'on sait ou croit savoir sur son compte. Peut-être pensez-vous, ce n'est pas très grave, c'est un point mineur, pourquoi le détailler ? Mais une personne qui aime à médire n'est-elle pas appelée une mauvaise langue ? Or de nombreux textes bibliques évoquent l'usage que nous faisons de notre langue.

La langue

Le chapitre 3 du livre de Jacques nous enseigne plus précisément à dompter notre langue. « Celui qui ne commet jamais de faute dans ses paroles est un homme parvenu à l'état d'adulte, capable de maîtriser aussi son corps tout entier » (Jc 3.2). Pourtant, la langue est considérée comme un des plus petits organes, mais qui se vante de grandes choses (Jc 3.5). « Nous nous en servons pour louer le Seigneur, notre Père, et nous nous en servons pour maudire les hommes... Mes frères, il ne faut pas qu'il en soit ainsi » (Jc 3.9-10).

La langue est opposée au bien. « C'est tout un monde de mal » dit Jacques avec force (Jc 3.6). « C'est un fléau impossible à maîtriser ; elle est pleine d'un venin mortel » (Jc 3.8). Remarquons combien ces paroles sont dures, violentes.

La langue est comparée à une épée (Ps 57.5), à un rasoir bien affilé (Ps 52.4). La langue répand des mensonges (Pr 6.17).

Calomnier

Calomnier correspond à cette définition : attaquer la réputation de quelqu'un par des mensonges. Nous réalisons combien médire et calomnier sont des actions méchantes dont les conséquences peuvent être extrêmes... On va jusqu'à lire « la mort et la vie sont au pouvoir de la langue... » (Pr 18.21).

Les hommes méchants sont qualifiés dans la Bible, entre autres, de « médissants, calomniateurs, des ennemis de Dieu » (Rm 1.30). Nous touchons là jusqu'où peut nous conduire la médisance, à être ennemi de Dieu ! Alors, que faire ? Lisons le conseil de Pierre qui a l'aspect d'un ordre : « Rejetez donc

toutes les formes de méchanceté... et toute médisance » (1P 2.1).

Le droit de critiquer ?

Alors n'avons-nous pas quand même le droit de juger, la nécessité de redresser, de critiquer ? Qu'y a-t-il derrière cette action ? Reprenons Jacques 4.11-12 : « Frères, ne vous critiquez pas les uns les autres. Celui qui critique son frère ou qui se fait son juge critique la Loi et la juge. Mais si tu juges la Loi, tu n'es plus celui qui lui obéit, tu t'en fais le juge. Or, il n'y a qu'un seul législateur et juge, celui qui peut sauver et faire périr. Mais pour qui te prends-tu, toi qui juges ton prochain ? »

En critiquant ou jugeant notre frère, nous prenons la place de celui qui seul peut juger l'autre, celui qui connaît les cœurs, celui qui est la Loi et le juge. Paul nous précise « en jugeant les autres, tu te condamnes toi-même » (Rm 2.1).

La bonne attitude

Les proverbes nous enseignent en nous décrivant la mauvaise, puis la bonne attitude.

« Le médisant divulgue les secrets, un homme de confiance tient la chose cachée » (Pr 11.13).

« Qui tient sa bouche close est intelligent » (Pr 17.28).

Accordons le dernier mot à Paul s'adressant à Tite : « Qu'ils ne dénigrent personne, mais qu'ils soient au contraire conciliants, courtois » (Tt 3.2) et à Esaïe le dernier conseil : « Le Seigneur, l'Eternel, m'a donné une langue de disciple attentif pour que, par ma parole, je sache fortifier ceux qui sont fatigués » (Es 50.4).

FL.

La Cène, signe de la communion

*« La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion au corps du Christ ? Puisqu'il y a un seul pain, nous qui sommes plusieurs, nous sommes un seul corps ; car nous participons tous à un même pain. »
(1 Co 10.16-17)*



MARCEL
REUTENAUER

La cène, instituée par le Seigneur dans le cadre du souper pascal qui a précédé son arrestation et sa crucifixion, est à la fois la communion des participants avec le Christ et les uns avec les autres.¹

Communion avec le Seigneur

Dans l'AT, comme d'ailleurs dans les religions païennes, les repas sacrificiels symbolisent la relation du croyant avec la divinité. « Dans le sacrifice d'actions de grâces (Lv 7.11-21), la plus grande partie de la victime était mangée par ceux qui avaient offert l'animal à l'Éternel. Ce repas faisait participer tous les convives au bénéfice du sacrifice. Le Seigneur les invitait en quelque sorte à s'asseoir à sa table et à partager le repas avec lui. »²

¹ Mt 26.26-29 ; Mc 14.22-25 ; Lc 22.14-20. Le repas du Seigneur n'est constitué que par une partie du repas pascal. A l'origine, les premiers croyants célébraient également la cène au début des repas fraternels qui les réunissaient (1 Co 11.17-34).

Participer à la cène nécessite d'être en accord avec ses symboles. Le pain représente le corps du Seigneur qui a donné sa vie, le vin de la coupe représente le sang de Christ, répandu pour le pardon des péchés. Si je mange « la chair » et bois « le sang »³ je signifie que je crois en Jésus-Christ, fils de Dieu, à l'œuvre de rédemption accomplie à la croix, que je suis enfant de Dieu et que j'ai la vie éternelle. D'une manière générale, la communion avec le Seigneur exige l'acceptation de l'ensemble de l'enseignement des apôtres, le désir profond de vivre selon ses préceptes et de ne pas pratiquer le péché. Il y a également totale incompatibilité avec toute pratique idolâtre.⁴

Communion entre les croyants

Le pain rompu et distribué, la coupe à laquelle chacun boit sont une symbolique très forte de l'unité profonde qui unit tous ceux qui participent à la cène.

« Des différentes dimensions de la cène, c'est la dimension communautaire⁵, la 'communion fraternelle' qui, dans les Écritures, a droit aux mentions les plus abondantes. En instituant la cène, Jésus s'adresse aux disciples en tant que groupe : tous les verbes à l'impératif qu'il utilise sont à la deuxième personne du pluriel : prenez, mangez, buvez, faites... Jésus affirme que son sang est répandu pour beaucoup, une multitude ; la coupe de vin que nous buvons atteste cela et n'est pas à boire de façon individuelle ou égoïste... Boire à la coupe exprimait un geste communautaire symbolisant les bonnes relations. »⁶

Mais ces gestes ne doivent pas être réduits à un simple « compagnonnage » ;

ce n'est pas simplement une expérience conviviale, mais l'expression de l'unité spirituelle dont Christ est la source. « La communion indique qu'entre les hommes qui y participent, existe un autre lien – combien plus fort ! – que celui de leur naissance, de leurs amitiés humaines, de leur race, de leur nation, ou même de leur pensée : le lien de l'amour que Jésus-Christ mort pour tous a noué, noue et nouera lui-même entre tous. »⁷

« Comment cette unité se réalisera-t-elle ? Par l'habitation du Christ en chacun des membres du corps : 'Moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaitement un'⁸. Or, cette habitation du Christ dans le croyant est précisément l'une des vérités que la cène symbolise : comme le pain pénètre en nous et devient os de mes os, chair de ma chair, ainsi la vie du Christ veut pénétrer mon être intérieur et le reconstituer pour qu'il soit de plus en plus conforme à celui de mon Seigneur. Donc mes relations avec mes semblables seront transformées. Si je les aborde avec 'les sentiments qui étaient en Jésus-Christ'⁹, plus de dissensions entre nous, plus de jalousie ni d'incompatibilité. »¹⁰

Avertissements et obstacles à éviter

L'apôtre Paul avertit contre le fait de prendre la cène indignement et invite cha-

² Kuen A. « Le repas du Seigneur », Emmaüs, 1999, p. 141.

³ Jn 6.47-58

⁴ 1 Co 10.21

⁵ Ac 2.46-47 ;

⁶ Zimmerlin E., Hege E., aloux J. « Alliances et cène » (tome 2), Editions Mennonites, 1992, p. 50-51

⁷ Kuen A. ibid, p. 143, citant P. Maury, « La sainte-cène » in Les sacrements, Editions Je sers, 1942

⁸ Jn 17.20-23

⁹ Ph 2.5

¹⁰ Kuen A. ibid, p. 144

cun des participants à s'examiner soi-même. L'enjeu central est l'unité entre ceux qui mangent du même pain.

Ainsi, l'existence d'inimitiés ou de dissensions est qualifiée de « sacrilège » par Calvin¹¹. Il serait grave, écrit Alfred Kuen, de participer à la table du Seigneur avec quelqu'un que nous n'inviterions pas à notre table ou dont nous n'accepterions pas une invitation à dîner. Car la cène est un repas en commun, et, puisque c'est un repas *symbolique*, c'est d'autant plus important, car tout ce que le repas signifie y est impliqué.¹² L'esprit de parti¹³, les procès des uns contre les autres¹⁴, l'égoïsme, le fait de ne pas s'attendre les uns les autres et de ne pas partager¹⁵, tels sont les reproches que l'apôtre Paul adresse aux Corinthiens.

Sur un autre plan, il y a lieu de veiller à l'unité en ne s'excommuniant pas mutuellement sur la base de divergences d'opinions mineures. L'accès à la table du Seigneur est pour quiconque reconnaît que « Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures ; il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures. »¹⁶ Le conseil de l'apôtre Paul aux Philippiens reste valable pour tous les temps : « Si vous avez sur quelque point une pensée différente, Dieu vous révélera aussi ce qui en est. Seulement, au point où nous sommes parvenus, avançons ensemble » (3.15-16). « Chercher l'identité de vues sur tous les points est un piège qui mène facilement à une sorte de dictature « spirituelle » et intellectuelle et à la division. Au cours des siècles, d'innombrables doctrines sont devenues tour à tour des pommes de discorde. Placée sur le chandelier, une question sur laquelle on

aurait bien pu conserver des interprétations différentes devenait [...] la pierre de touche de la fidélité à la volonté de Dieu – et l'on excluait de la cène tous ceux qui n'adoptaient pas le point de vue du parti régissant. »¹⁷

Implications à redécouvrir

La communion manifestée par la célébration de la cène ne doit pas se limiter à l'instant vécu dans le cadre du culte. L'amour du Christ et l'amour mutuel nous appellent à concrétiser notre lien fraternel, à partager les joies et souffrances des frères et sœurs en la foi. L'intercession comme le secours matériel envers celui qui est dans le besoin doivent découler normalement de l'unité spirituelle. « En Ac 2.42, 'communion' peut désigner un don concret, le partage des biens, ou ce lien spirituel qui soudait les frères de Jérusalem et s'exprimait extérieurement par la mise en commun des ressources matérielles. »¹⁸

Que le Seigneur nous accorde, chaque fois que nous célébrons la cène dans nos cultes, de ne pas nous limiter à un acte superficiel de routine, mais que nous en comprenions de mieux en mieux le(s) sens profond(s) et qu'ainsi, nos rencontres soient l'occasion de devenir « meilleurs »¹⁹.

M.R.

¹¹ Calvin, « Petit traité de la Sainte Cène » dans *Trois traités*, Labor et Fides, 1934, p. 117

¹² Kuen A. *ibid.* p. 146

¹³ 1 Co 11.18 (cp 1 Co 1.12-13)

¹⁴ 1 Co 6.1-5

¹⁵ 1 Co 11.20-22

¹⁶ 1 Co 15.1-4

¹⁷ Kuen A. *ibid.* p. 149

¹⁸ Dictionnaire Biblique pour Tous, Article « Communion », Editions LLB, 1995

¹⁹ Cp 1 Co 11.17

Grain à moudre

« Avec des gens de cette sorte,
il ne vous faut même pas prendre un repas. »

(1 Co 5.11, Bible du Semeur)



ALLAN KITT

Cette recommandation de l'apôtre Paul tranche avec le dogme moderne de « tolérance ». On entend souvent dire que personne n'a le droit de s'ériger en arbitre du comportement ou des croyances de qui que ce soit. D'ailleurs, Jésus lui-même n'a-t-il pas été connu pour sa tolérance ? Ses détracteurs l'accusaient volontiers de fréquenter des pécheurs notoires et de se mettre à table avec eux (Lc 15.2), et parmi ses paroles les plus citées encore de nos jours il y a celle-ci : « *Ne jugez pas, afin de ne pas être jugés* » (Mt 7.1). Alors, de quel droit pouvons-nous décider de refuser de manger avec telle ou telle personne ? Est-ce que Paul a déformé la bonne nouvelle annoncée par Jésus pour en faire quelque chose de beaucoup plus rigide, sectaire et intolérant ? Les disciples de Jésus, qu'on appelait « l'ami des pécheurs », sont-ils appelés maintenant à rejeter les pécheurs ?

Le contexte de ce propos de l'apôtre Paul nous éclaire. Il avait écrit aux Corinthiens à ce même sujet dans une première lettre - qui ne nous est pas parvenue -, mais ils avaient apparemment mal compris ses propos : ils ont pensé qu'il fallait cesser d'avoir des relations avec toute personne vivant dans la débauche (1 Co 5.9-10). L'apôtre doit donc préciser sa pen-



sée : si les chrétiens devaient agir de la sorte, il leur faudrait *sortir du monde*. Alors, où serait le témoignage dont ces personnes avaient justement besoin ? Si les chrétiens refusaient tout contact avec elles, comment parviendraient-elles à la connaissance de la vérité pour être sauvées ?

Les individus visés par cette interdiction sont décrits dans la première partie du verset 11 : ce sont « ceux qui, tout en se présentant comme "frères", vivaient dans la débauche ou seraient avares, idolâtres... » Continuer à « fraterniser » avec de telles personnes voudrait dire que nous sommes d'accord avec elles et présente de graves dangers :

1. La sainteté de Dieu est bafouée. Le commandement « *Vous serez saints, car moi, je suis saint* » s'applique au peuple de Dieu autant sous la nouvelle que sous l'ancienne alliance (Lv 19.2 ; 1 P 1.16). Nous trouvons des exhortations à une vie sainte dans l'ensemble du Nouveau Testament, du début à la fin (Mt 5.27,28 ; Ap 1.8, par exemple).
2. Nous pourrions donner l'impression qu'un tel comportement est normal, et

qu'on peut à la fois prétendre à la vie éternelle et continuer à vivre sous l'emprise du péché. Être disciple de Jésus, par contre, implique le renoncement à soi et la recherche de la sanctification « *sans laquelle nul ne verra le Seigneur* » (Hé 12.14). Une telle complicité pourrait bercer ces personnes dans une fausse assurance, les empêcher de se rendre compte de la gravité du péché et de leur besoin de repentance, de sorte qu'elles risquent d'entendre le Seigneur leur dire, lors du jugement : « *Je ne vous ai jamais connus ! Allez-vous-en, vous qui pratiquez le mal !* » (Mt 7.23).

3. Le témoignage de l'Eglise sera fortement compromis si ceux qui l'observent voient qu'on y tolère l'immoralité, l'avarice, etc. C'était malheureusement le cas dans l'Eglise de Corinthe, qui tolérait chez l'un de ses membres « *une immoralité telle qu'il ne s'en trouve même pas chez les païens* » (1 Co 5.1). Pourquoi prendrait-on au sérieux un message qui dénonce le péché chez les autres tandis que des membres de l'Eglise continuent sciemment à le pratiquer, et cela, de façon notoire et sans gêne ? Pour que le témoignage des chrétiens soit crédible dans le monde, ils doivent démontrer que, sans être parfaits, ils se détournent du mal et s'appliquent « *à garder une conscience irréprochable, tant devant Dieu que devant les hommes* » (Ac 24.16).

En fait, loin d'être en opposition à l'attitude de Jésus, l'enseignement de l'apôtre Paul reflète ce que le Seigneur a dit au sujet de la discipline dans l'Eglise (Mt 18.15-18). La dernière étape du processus indiqué par le Seigneur, dans le cas d'un frère qui refuserait de reconnaître le péché commis

contre un autre se résume ainsi : « *S'il refuse d'écouter l'Eglise, qu'il soit pour toi comme un non-Juif et un collecteur des taxes.* » Autrement dit : ne le traite plus comme un frère, mais comme quelqu'un qui est en dehors de la communauté des croyants. Soulignons toutefois que cette étape doit être la **dernière** d'une série de mesures destinées à « gagner » le frère coupable, c'est-à-dire à l'amener à se repentir de son péché et à retrouver la pleine communion avec ses frères et sœurs. On ne doit avoir recours à l'exclusion qu'après avoir fait tout ce qui est possible pour l'éviter – sauf, bien entendu, cautionner le mal.

De qui des chrétiens peuvent-ils être amenés à s'éloigner ? Les épîtres du Nouveau Testament mentionnent plusieurs cas, en plus de l'immoralité flagrante tolérée chez les Corinthiens : quelqu'un, par exemple, qui sème la division en s'opposant à l'enseignement apostolique (Rm 16.17 ; Tite 3.10-11), ou qui mène une vie déréglée (2 Th 3.6).

Terminons avec une autre question, et sur une note positive : comment éviter d'en arriver là ? N'avons-nous pas d'autres indications que le processus décrit en Matthieu 18 ? L'auteur de l'épître aux Hébreux indique une action positive à entreprendre en amont de tout cela, une action que chaque chrétien peut exercer dans le cadre de son Eglise, dans la mesure où les relations mutuelles sont marquées par la confiance et le désir de plaire au Seigneur. La voici : « *Veillons les uns sur les autres pour nous encourager mutuellement à l'amour et à la pratique du bien.* » (Hé 10.24). Recherchons donc le bien des chrétiens que nous côtoyons pour affermir ainsi le témoignage de l'Eglise dans le monde.

A.K.

Ensemble

« Ensemble, nous pouvons chanter, prier, porter nos fardeaux... »

Vous connaissez probablement ce chant qui proclame les joies et les bienfaits d'être unis. Si la communion fraternelle peut se vivre tout au long de la semaine, qu'en est-il en particulier pendant le culte, ce temps fort hebdomadaire ? Comment pouvons-nous la favoriser pendant le culte ?

C'est la question sur laquelle nous voudrions réfléchir tout au long des lignes qui suivent. Merci à Naïna et Virginie ANDRIAMANAMPISOA de l'assemblée d'Istres et à Jean-Luc TABAILLOUX de l'Eglise de Grenoble (rue Germain) pour leurs contributions à ces réflexions.

L'adoration en communauté

« Pour moi, explique Naïna, le culte est un moment particulier. On ne peut pas retrouver les mêmes sentiments au niveau de la communion fraternelle lors d'un culte qu'au cours d'une réunion en petit groupe ou d'un repas. Le culte, c'est l'adoration en communauté et l'enseignement. La communion fraternelle vient de cette adoration en communauté. L'Eglise forme 'un'. »

« Quand nous étions stagiaires à l'Eglise de Brumath, se rappelle Vir-

ginie, des musiciens avaient composé un chant avec un couplet par tranche d'âge, et nous l'avons chanté à l'unisson. C'était un temps fort. » « Le chant en communauté est un des piliers de la communion fraternelle au culte », ajoute Naïna.

La prière

Jean-Luc souligne l'importance pour la communion fraternelle des « moments où l'on prie en petits groupes pendant le culte ». Il cite en exemple « un culte où l'on a prié pour les pleins-temps et les Anciens de l'assemblée, en petit groupe, autour de la personne, en posant la main sur elle. C'était un geste de bénédiction. On garde aussi une place dans le culte pour la prière pour les personnes malades, etc. » « La prière est un moment fort du culte, reconnaît Naïna. Certains dimanches, je ne comprends pas ce qui se passe. Je suis satisfait de la préparation, de l'enchaînement des chants, mais quand je préside, je sens que c'est lourd et cela se ressent lors du moment de prière. D'autres fois, cela fuse au niveau des prières ». Même si la préparation est importante, on se souvient qu'on ne contrôle pas tout. Et comme le relève Naïna : « la com-



MARIE-CHRISTINE
FAVE

COMMUNION FRATERNELLE

munion fraternelle, on ne peut pas la produire ».

Donner la parole à l'Eglise...

« Lors du temps de partage, explique Jean-Luc, le président demande si quelqu'un a un texte, une exhortation ou propose de "rebondir" sur le message. Cela augmente la notion d'appropriation et de communauté. Récemment, on a "rebondi" après une prédication sur le texte de Mt 11.28. Cela a été éminemment personnel, encourageant, édifiant. Cela fusait de partout. »

Le déroulement de ce genre de moments dépend notamment du président. Savoir mettre les gens à l'aise, poser des questions pertinentes en relation avec le message ou le thème éventuel du culte. Ne nous privons pas d'une parole édifiante de l'un, du témoignage d'un vécu de l'autre. Il me semble que les personnes "partagent" volontiers quand cela vient dans la continuité de ce qui a été abordé.

« On sent quand il y a un fil conducteur, confie Naina. Et le partage va s'inscrire dans cette ligne directrice. A Brumath, le président prévenait deux ou trois personnes des questions qu'il allait poser pendant le culte. Cela permettait de faire participer ceux qui ne prendraient pas la parole spontanément et qui ont des choses à dire. » « Et puis, ajoute Virginie, avoir quelques interventions (partages ou lectures) qui ne viennent pas de la chaire, cela casse un peu les stéréotypes. » Jean-Luc souligne aussi l'avantage d'avoir « des équipes différentes qui animent le culte. Cela aide à l'appropriation. »

Quelle disposition de salle ?

Rentrez dans une église en dehors des moments de réunion et regardez la salle. Certaines sont installées comme une salle

de conférence - chaises bien alignées pour écouter un orateur. D'autres utilisent leur espace pour ranger les chaises en plusieurs secteurs, formant plus ou moins un arc de cercle (ou ce qu'on peut avec ce qu'on a). Dans ce cas-là, on se voit tout en ayant la possibilité de voir celui qui parle ou ce qui est projeté. Question de détail ? Certes, la disposition ne fera pas la communion et reste une question secondaire. En fait, comme beaucoup de questions pratiques, elle reflète, plus ou moins consciemment d'ailleurs, une vision. Quelle conception voulons-nous développer ? Une installation qui permet aux personnes de se voir les unes les autres ainsi que l'orateur, d'être moins éloignées, permet autant l'écoute que la salle "conférence". Cependant, elle favorise en plus l'aspect communautaire, le sentiment d'être ensemble devant Dieu. Certaines salles sont plus faciles à installer que d'autres. La question est davantage que l'installation soit réfléchie en fonction de ce qu'on recherche.

Que tout se fasse pour l'édification...

On vient de réfléchir sur des aspects de forme par rapport au culte, où chacun n'agira pas forcément de la même manière, et où on se complète. On a abordé aussi la participation des uns et des autres, et la communion fraternelle... des questions où certains craindraient peut-être que les interventions partent un peu en longueur ou dans différents sens. Certes, il faut gérer les participations, mais ne pas s'en priver : c'est un enrichissement mutuel. 1 Corinthiens 14.26 laisse la place à la participation de chacun avec ce principe : «... que tout se fasse pour l'édification. » Et la suite du chapitre, au verset 33, nous rappelle que « Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix. »

M-C.F.

Comment **favoriser** les relations fraternelles dans l'Eglise ?

*« Ils persévéraient dans l'enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières. »
(Ac 2.42)*



MARCEL REUTENAUER

En introduction à cet article il est important de noter que la « communion fraternelle » dont parle la Bible est une unité spirituelle profonde entre les enfants de Dieu qui, en même temps, se traduit par la solidarité pratique sur les plans affectifs et matériels. C'est le Saint-Esprit qui l'établit... mais il faut y persévérer. Il est donc légitime que l'on veille à la favoriser dans les divers aspects de la vie de l'Eglise. Se connaître les uns les autres est fondamental pour concrétiser l'amour mutuel que Dieu a établi entre nous... sans ignorer que, même là où nous sommes de sensibilités différentes, la règle d'amour et d'accueil s'impose à nous au nom de Jésus-Christ notre Sauveur qui nous a aimés le premier. En effet, l'amour dépasse l'amitié ! Nous avons voulu recenser, par un « sondage express¹ »,

¹ 39 responsables d'Eglises ont répondu à ce « sondage-express » sur la question des relations fraternelles. Que chacun soit ici remercié pour sa collaboration.

les actions par lesquelles nos Assemblées cherchent à favoriser le développement d'une communion plus profonde entre les chrétiens², membres ou non, qui fréquentent l'Eglise³. Et ceci, lors des cultes bien sûr, mais aussi durant le reste de la semaine.

Le culte : lieu central de la communion fraternelle

La réunion des croyants, le premier jour de la semaine, pour rendre ensemble le culte à Dieu, est le moment privilégié de l'unité du corps de Christ. Cette rencontre s'articule d'ailleurs d'une manière évidente autour des quatre piliers de la vie chrétienne que sont l'annonce de la Parole, la cène, la prière, sous-tendus par la communion fraternelle (Ac 2.42).

Dans ce cadre, le moment de prière libre, les cantiques proposés par l'assemblée, un témoignage ou une exhortation donnés - lorsque c'est possible - en rapport avec la prédication, etc. sont des occasions de renforcer l'unité spirituelle.

D'une manière générale, un mot d'accueil ouvre le culte et les visiteurs sont plus particulièrement accueillis au nom du Seigneur. Plusieurs Eglises, où le nombre de personnes est important, prennent quelquefois un moment où les uns et les autres se saluent mutuellement parce que cela ne peut pas toujours se faire avant le culte.

La plupart des assemblées ont aussi un temps de « partage » où chacun peut librement témoigner d'un vécu particulier, faire part de nouvelles ou présenter une requête de prière. De même, on intercède pour les malades et les per-

sonnes empêchées de participer au culte. Parfois on mentionne aussi les anniversaires de la semaine.

Ici ou là, le fait que ce sont des groupes de maison qui préparent le culte contribue à une implication plus effective de chacun.

La disposition de la salle est réfléchie par certains pour matérialiser encore mieux le fait d'être ensemble.

Tout le monde sait aussi qu'avant le culte, au fur et à mesure de l'arrivée des uns et des autres, il s'exprime beaucoup de joie dans les retrouvailles et l'on échange mainte nouvelle ! Certaines assemblées ont une réunion de prière, d'autres ont mis en place un groupe « Accueil » ou organisent même un petit-déjeuner de temps en temps !

A la fin du culte, les échanges fraternels se continuent spontanément et l'on a envie de rester encore ensemble. Beaucoup d'Eglises organisent des agapes⁴ ou un « verre de l'amitié » lors d'occasions spéciales (anniversaires, baptême, départ, etc.) ... tous les prétextes sont bons !

Ici ou là, on reste ensemble tout l'après-midi pour chanter, se promener, faire du sport...

Parce qu'elles réunissent toute l'Eglise, nous évoquerons également ici, les Assemblées Générales statutaires et

² On ne peut évidemment parler de « communion » qu'entre des chrétiens ! Bien que l'accueil et la convivialité aient aussi leur importance pour le témoignage envers les non-croyants, le propos de cet article ne l'abordera pas.

³ Il faudrait bien sûr parler aussi de la communion et des relations inter-Eglises. La place manque pour l'aborder ici.

⁴ Le rythme en est variable, de 4 fois par an à une fréquence mensuelle. Quelquefois c'est à l'occasion de la visite d'un missionnaire ou d'un prédicateur extérieur.

les réunions de membres non statutaires qui sont indispensables à la vie d'Eglise. Elles sont très concrètement le lieu où la « *koinonia* » se vit dans son sens d'implication pratique les uns envers les autres. En effet on y parle projets, budget, services, etc., et l'engagement de chacun, selon ses dons pratiques et spirituels, est indispensable.

La semaine : garder le contact

C'est un florilège d'activités qui s'offrent aux chrétiens durant la semaine et qui sont autant de moments où la communion fraternelle peut s'approfondir encore. Aviez-vous conscience que même le nettoyage de la salle ou des travaux d'entretien des locaux permettent la communion fraternelle sous le regard du Seigneur et à son service ?

Bien sûr, l'étude biblique et la réunion de prière, qui se tiennent à l'église ou dans les groupes de maison, restent les grands classiques. Mais de nombreux groupes d'activités diverses, de la chorale au groupe de jeunes, ou du groupe de femmes à l'équipe d'évangélisation en passant par la rencontre des mamans et celle des personnes âgées, constituent des occasions de parler de la Bible, de partager de sa vie de piété, de prier...

Il est à noter que téléphone, courrier électronique et... sms (☺) contribuent aussi au lien mutuel si l'on n'est pas en mesure de se rencontrer. Cela permet de s'informer de la santé d'un malade, de partager et même de prier !

Enfin, on peut s'inviter mutuellement pour partager un repas ! Pour ne pas en rester à leur cercle d'amis rapprochés, certains pratiquent le « 3 par 3 »⁵ ou le « 4 par 4 » !

Encore et toujours : cultiver l'unité

Si les fêtes sont le ciment du peuple⁶ il est tout indiqué de profiter des opportunités multiples pour vivre aussi des moments plus exceptionnels en Eglise.

Plusieurs Eglises ont l'habitude d'organiser un week-end « de rentrée » à l'automne. Occasion de s'unir sur les projets d'Eglise, d'organiser, d'harmoniser... pour se préparer à agir ensemble dans l'unité.

Noël, Nouvel An et autres fêtes traditionnelles peuvent aussi trouver un sens nouveau en les vivant ensemble avec les frères et sœurs dans le Seigneur.

Le temps d'été ou les autres périodes de vacances offrent la possibilité d'organiser une balade, une excursion... ou même un camp d'Eglise !

M.R.

« Personnellement, c'est la communion fraternelle authentique qui m'a aidé à m'intégrer dans la société française. Arrivé en France sans parler la langue et sans connaître la culture, il m'était très difficile de commencer ma nouvelle vie dans un pays inconnu. Heureusement, dans une toute petite Eglise, quelques membres m'ont appris le français, m'ont aidé à faire toutes les démarches pour trouver du travail, un logement, etc. Cette communion fraternelle, pratique et spirituelle en même temps, m'a beaucoup marqué et je ne l'oublierai jamais ! »

Vanh KHEUANESOMBATH

⁵ Il s'agit d'une formule où les convives inscrits sont regroupés aléatoirement par 3 ou 4 couples et où chacun apporte une partie du repas. Chaque trimestre les regroupements sont différents.

⁶ Voir l'article « Les fêtes de l'Ancien Testament : un ciment du peuple » en page 28.

Évangéliser aujourd'hui

Rubrique de la Commission d'Évangélisation et d'Implantation d'Eglises (CEIE) des CAEF



Il est évident que pour être témoin de l'Évangile, le plus important est d'abord de vivre sa foi, puis d'oser la partager, non comme une sorte d'obligation, mais parce que l'amour du Christ nous presse et nous invite à être ses ambassadeurs. Pourtant, dans nos discussions, nous nous sentons parfois désarmés. S'il est vrai que Dieu promet de nous donner par son Esprit les paroles qu'il faut, cela n'exclut pas l'importance de se documenter un peu pour savoir répondre de notre foi. Dans cet article, nous vous proposons quelques outils pour annoncer l'Évangile à partir d'ouvrages assez récents :

1. Outils apologetiques, c'est-à-dire nous permettant de mieux nous équiper pour répondre à certaines questions fréquentes.
2. Ouvrages pouvant être proposés à des personnes en recherche.

Reynald KOZYCKI

OUTILS APOLOGETIQUES

Moi aussi je voudrais croire

RAPHAËL ANZENBERGER, BLF ET
FRANCE ÉVANGÉLISATION, 2008,
92 PAGES, 5,00 €

L'auteur est secrétaire général de *France Évangélisation*, il est aussi intervenant régulier aux GBU, ancien cadre du groupe Michelin aux USA. A plusieurs reprises, Raphaël a signé des articles dans notre revue. Dans un style très facile à lire avec de nombreuses anecdotes, il nous conduit à une série de formulations pertinentes en réponse aux grandes questions qui reviennent sans cesse dès que



nous témoignons de notre foi. Livre à la fois intéressant à offrir à un non-croyant, mais aussi pour une bonne formation à l'annonce de l'Évangile.

De l'enfer à l'endroit J'ai passé 10 ans dans une secte

MYRIAM DECLAIR, EDITION OURANIA,
2008, 240 PAGES, 14,50 €

Les éditions Ourania de la Maison de la Bible nous ont habitués à des témoignages percutants. La règle est confirmée par ce livre. L'auteure a été pendant 10 ans dans le mouvement des « Enfants de Dieu ». Cette secte, qui avait commencé pourtant sur des

bases bien évangéliques, a complètement déraillé par les délires de son fondateur et par des pratiques perverses étonnantes. Avec pudeur et réalisme, Myriam DECLAIR (nom d'emprunt) aborde la mécanique diabolique à l'œuvre dans ce mouvement séducteur. La deuxième partie est une étude intéressante sur la logique et le fonctionnement des sectes. Ce livre peut faire un beau cadeau à une personne qui s'intéresse aux phénomènes sectaires ou à une personne attirée par des mouvements un peu farfelus.



Le guide des religions, Perspective chrétienne

DEAN HALVERSON, MAISON DE LA BIBLE, 2008, 285 PAGES, 28,00 €

En 15 articles et de nombreuses photos ou tableaux, ce guide étudie les principales religions, loin des clichés simplistes. Les huit auteurs qui ont participé sont de vrais experts des questions qu'ils traitent (cinq ont des doctorats). Le but est clair dès le départ, il ne s'agit pas d'un ouvrage neutre de sociologie religieuse, mais d'une vision évangélique et biblique du phénomène religieux. Il est intéressant d'avoir traité l'athéisme et le marxisme comme des religions. On y trouve par exemple un développement sur l'islam, le bouddhisme, l'hindouisme, le taoïsme, le judaïsme, le Nouvel Age... A chaque affirmation forte d'un système religieux, une réponse biblique est apportée. Ravi ZACHARIA, le célèbre évangéliste, le présente comme le guide le plus complet et pratique qu'il connaisse sur ce sujet.



dominé dans les milieux non évangéliques par l'approche dite *historico-critique* qui remet sérieusement en question la notion d'inspiration. Avec beaucoup de tact et d'érudition, Pierre BERTHOUD donne une réponse hautement respectueuse de l'autorité biblique. Il en est de même pour la question du premier chapitre de la Genèse. En énumérant



les grandes interprétations avec honnêteté et clarté, il se positionne seulement à la page 210 dans une lecture *non littéraire*, mais plutôt *littéraire* à laquelle nous avait habitués Henri Blocher dans « *Révélation des origines* », avec toutefois plus de scepticisme sur la vision *évolutionniste*. Le niveau n'est pas des plus simples, mais pour ceux qui ont déjà une certaine habitude de lecture, ils apprécieront de voir un livre de cette teneur apporter une position clairement évangélique.

IDEES DE LIVRES A OFFRIR

En quête des origines Les premières étapes de l'histoire de la Révélation : Genèse 1 à 11

PIERRE BERTHOUD, EXCELSIS ET KERYGMA, 2008, 420 PAGES, 36,00 €

En cette année « Darwin » où la Genèse est souvent ridiculisée ou caricaturée, ce livre arrive à propos. Pierre BERTHOUD est professeur d'Ancien Testament et doyen de la Faculté de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence. Il commence par aborder le débat incontournable des sources de l'Ancien Testament. Ce domaine d'étude est très majoritairement

Manga, le Messie, Vient-il détruire le monde ou le sauver ?

EDITIONS BLF, 2008, 288 PAGES, 9,50 €

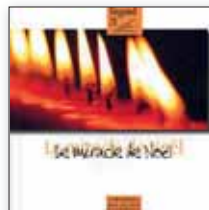
C'est osé de la part des Editions BLF que de se lancer dans la publication d'un *manga* sur l'histoire de Jésus ! Rappelons que le manga désigne les BD japonaises à l'origine et s'est imposé comme un style de



dessin assez original dans le monde entier. En anglais, cette BD a eu un grand succès depuis 2006 (voir le site nextmanga.com). Pour ma part, sans être un amateur de BD, je trouve le résultat remarquable et pouvant toucher des 10-16 ans habitués à ce style de livres. Le texte français est basé sur la version d'Alfred Kuen, Parole Vivante.

Le miracle de Noël

LA MAISON DE LA BIBLE, 2008, 35 PAGES, RELIÉ, 8,90 €

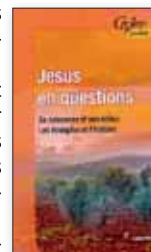


Ce livre relié, plutôt de « standing élevé », reprend les textes fondamentaux de la Bible sur Noël en version Segond 21. Des photos de grande qualité émaillent le texte. Beau cadeau à une personne peu intéressée à la lecture d'une vraie Bible.

Jésus en questions, volume 1

COLLECTIF, ÉDITIONS CROIRE POCKET, 2008, 82 PAGES, 5,00 €

Bel outil de présentation de la personne de Jésus autour des questions courantes que nos contemporains se posent. En 15 questions (et articles), ce premier volume aborde des points comme « Les preuves de l'existence de Jésus », « Les premiers manuscrits », « Les évangiles apocryphes », « Les contradictions apparentes », ... Plusieurs théologiens et pasteurs évangéliques répondent avec beaucoup de simplicité. On m'a demandé de rédiger le dernier article sur le thème : « En quoi Jésus et son message sont-ils uniques ? »





Les fêtes de l'Ancien Testament : *un ciment du peuple*

On ne peut dans le cadre imparti à un tel article aborder toutes les fêtes. J'ai choisi de travailler sur la plus connue de celles-ci : la Pâque. Cependant, la fête des Cabanes ou celle de Pourim pourraient être tout aussi démonstratives, pour souligner le rôle de ciment spirituel, culturel et politique que les fêtes de l'Ancien Testament ont joué pour Israël.

I. Un rite lié à l'élevage et à l'agriculture

La Pâque inaugure l'année liturgique d'Israël ; c'est la première fête du printemps. Elle est la plus citée des fêtes dans l'Ancien Testament et semble avoir été considérée au temps de Jésus comme la fête la plus

importante de la communauté juive.

Cette fête est liée au début du printemps, à l'équinoxe. Aussi est-il normal d'en rechercher des origines dans la fête du renouveau qu'on célèbre dans toutes les sociétés liées à l'élevage et à l'agriculture. Fête existant déjà avant la libération d'Égypte, elle serait liée alors à la vie nomade



FRANÇOIS-JEAN
MARTIN

du peuple, vivant avec ses troupeaux de chèvres et de moutons. C'est dans ce sens que R. De Vaux et L. Rost¹ parlent de **rite de transhumance**, fête annuelle célébrée à la première pleine lune du printemps, au moment où l'on déplace les troupeaux. Ainsi, des clans nomades, donc des familles liées, se réjouissaient (c'était une fête, avec certainement des repas festifs) et partageaient des moments forts où les lignées étaient rappelées, où les rites religieux et sociaux (cosmogonies, appels, mariages, alliances claniques) étaient proclamés et ainsi transmis aux jeunes générations. On a donc là un fort objectif d'identification, d'unification et de transmission aux générations suivantes. Cet aspect de la fête s'est certainement poursuivi en Canaan, car Israël, même après la sédentarisation, comptait encore des tribus comme Ruben et Gad qui sur leur territoire du côté Est du Jourdain ont poursuivi une vie de nomade (Nb 32.1ss). En outre, même du côté Ouest, les rois et les puissants ont eu d'importants troupeaux qui continuaient la transhumance (1 R 5.1-8 ; 1 Ch 27.29-31).

La Pâque est souvent associée et parfois confondue avec une autre fête, celle des Massot, appelée fête des Azymes ou des pains sans levain. Elle est qualifiée de *hag*,

c'est-à-dire de pèlerinage. Il s'agit **d'une fête agraire**, du mois des épis, au début de la moisson (des orges). Elle dure une semaine. Bien qu'associée aussi à la sortie d'Égypte, elle est liée à la sédentarisation en Canaan, avec la gerbe, prémices des moissons, dédiée à l'Éternel (rite de l'omer). R. De Vaux dit d'elle qu'elle inaugurerait « le temps sacré qui allait du début de la moisson des orges à la fin de la moisson des blés ».²

De plus, Pâque et les Azymes sont liés à la seconde grande fête annuelle, fête de pèlerinage aussi, celle de la Moisson (moisson des blés, Ex 34.22), aussi appelée fête des

Semaines, fête des prémices ou Pentecôte. On y offrait du pain levé, signe de la reprise des usages habituels, de la vie qu'on devait à Dieu. Ce rapport est souligné par le nom que les rabbins donnèrent à cette fête : l'assemblée de clôture de la Pâque. Les moissons sont finies. Ces fêtes formaient ainsi un tout.

Là encore, les communautés villageoises vivaient des temps de liesse favorables à la transmission des valeurs, des temps initiatiques qui unissent la communauté et permettaient l'unité tribale et nationale et sa transmission aux générations suivantes.

II. Un rite lié à l'histoire

La Pâque juive est surtout connue et vécue comme la commémoration, le mémorial de la sortie d'Égypte, donc du passage de l'esclavage à la liberté³. C'est à ce moment qu'Israël naît en tant que peuple, et ceci, grâce à l'intervention de Dieu. La fête des Azymes a aussi un sens en rapport avec ce fait historique, c'est le souvenir du

pain « cuit à la hâte » dans la nuit de la sortie d'Égypte. Ce pain non levé est ainsi à la fois le rappel du « pain de misère » et du « pain de la Liberté ».

Avec cet événement, nous nous trouvons au cœur de l'histoire du salut et aux origines de la naissance d'un peuple. C'est bien sûr l'aspect le plus impor-

¹ R. De Vaux et L. Rost cités dans *Essai biblique sur les Fêtes d'Israël* par Robert Martin-Achard, Labor et Fides. Genève 1974, p. 31 s.

² R. De Vaux - Les Sacrifices dans l'Ancien Testament, *CRB*, 1, 1964, p. 23.

³ Voir articles de l'auteur sur les différentes origines et les enjeux des fêtes de Pâque en *Servir* en l'attendant N°2 Mars-Avril 1989 et N°4. Juillet-Août 1989, sur Noël et Pentecôte, n° 427, octobre-décembre 1987 et n° 3, mai 1988. Ces articles sont accessibles sur le site des CAEF : www.caef.net

tant de la fête et on perçoit que, tout comme un Quatorze Juillet chez nous, cette fête avait pour but de cimenter un peuple composé au départ de tribus unies par des liens familiaux anciens et par une libération commune de l'esclavage et qui auraient pu au travers du temps se délier. Ce n'est pas une vue de l'esprit, car lors de la division en deux royaumes, on voit bien comment Jéroboam réagit en instituant sa capitale Sichem, son sanctuaire Béthel, son culte et ses prêtres afin d'éviter l'unité que la centralisation d'une ville, de son sanctuaire et des pèlerinages (dans le texte de 1 Rois 12.25-33, il s'agit de celui des Cabanes) – en particulier celui de la Pâque – favorisait.

Dans l'histoire d'Israël, il semble que la Pâque ait longtemps gardé son caractère de fête familiale avec cependant un sens large à ce terme et même la possibilité de la vivre à plusieurs familles (Ex 12.4). Par la suite, sous la royauté, la célébration de la Pâque a été liée à Jérusalem et au Temple, donnant ainsi un rôle aux sacrificateurs. S'il est évident que cette forme de centralisation fortifiait l'unité nationale et religieuse, elle exposait la fête au danger du formalisme. Cette évolution va faire de la Pâque un pèlerinage obligatoire et poser un certain nombre de

problèmes. Il est clair que les finances du Temple et des officiants s'en sont trouvées augmentées, ainsi que le commerce dans Jérusalem. Jeremias donne pour nombre d'habitants à Jérusalem au temps de Jésus 55 000 et 125 000 pèlerins pour la Pâque⁴. Cependant, cet afflux de pèlerins n'était pas facile à gérer, en particulier au niveau de l'acte sacrificiel au Temple, qui devait être terminé avant le coucher du soleil, mais aussi pour le logement et la sécurité.

À l'époque post-exilique, avec la venue d'un plus grand nombre de pèlerins de la diaspora, les autorités religieuses semblent avoir accepté la création de familles « artificielles ». Un certain nombre de personnes pouvaient ainsi se mettre d'accord pour former une « confraternité ». C'est

sous cette forme que Jésus célébra la Pâque avec ses disciples.

Après la destruction du Temple en 70 apr. J.-C., l'agneau pascal qui ne pouvait plus être immolé fut remplacé par un repas dont le caractère symbolique était accentué. Au cours des siècles de notre ère, des éléments nouveaux sont venus se joindre au repas, dont les derniers datent du 15^{ème} siècle.

Ainsi, cette fête, sans jamais perdre complètement son caractère individuel et familial, voit privilégier et accentuer au travers du temps son aspect national. Cependant, quelles que soient les caractéristiques soulignées, elles font toutes référence au fait historique de la libération et proclament le salut offert par Dieu.

III. Quelques aspects et enjeux du rituel pascal

a) Le rituel pascal : une pédagogie identificatrice pour les enfants

Le rituel pascal dans le judaïsme comprend une préparation fort précise. Avant le jour de la Pâque, les maisons doivent être débarrassées de tout levain selon le commandement de Dieu (Ex 12.15ss). On appelle cette cérémonie « chercher le Hamets », c'est-à-dire, tout ce qui a pu fer-

menter. Cela est fait le soir qui précède le 14 de Nisân. C'est un moment de joie où les enfants avec la mère recherchent à la lumière des bougies toute miette de pain qui a pu échapper au nettoyage. C'est une leçon de choses pratique que la famille vit ensemble.

⁴ Jérusalem au temps de Jésus Joachim Jeremias Ed. du Cerf 1980, pp.115-124.



CÉLÉBRATION DE LA PÂQUES EN FAMILLE

C'est aussi une occasion d'enseigner les enfants et de les intégrer à la nation.

Dans la soirée du 14 de Nisân, après être allé à la synagogue, le chef de famille trouve à son retour la maison décorée et tout est prêt pour la fête. C'est une fête familiale très joyeuse. La famille s'assemble autour de la table pour manger le *seder* ou repas pascal. Au cours de ce repas symbolique, le chef de famille lit le récit de l'époque pascalle, la *haggada*⁵ de Pâque, qui comprend un dialogue entre le père et le fils sur la sortie d'Égypte et la délivrance future.

Cet aspect pédagogique vis-à-vis des enfants est un

des grands rôles de la fête.

« Quand vos fils vous diront : Que signifie pour vous ce rite ? Vous répondrez... » (Ex 12.26ss). La *Haggada* commentée de Robert Nerson dit à ce sujet : « Il est de notre devoir d'éveiller l'esprit et le cœur de nos enfants, en leur expliquant notre façon d'agir, afin qu'ils apprennent à pratiquer, avec compréhension et en pleine connaissance de cause : ce n'est que de cette façon qu'ils pourront assumer leur condition de juif avec conscience et enthousiasme. Peu de fêtes sont aussi riches en enseignements, en

particulier pour l'enfant, que *Pessah*. » Il fait sienne, au travers de la voix de son père, son histoire et par là il s'identifie à son peuple. La fête joue là un rôle de ciment très fort.

b) Un sacerdoce universel et une espérance messianique

Un autre des aspects frappants du rituel de la Pâque est **l'absence de sanctuaire, d'autel, de prêtre**. Cela a été souligné très tôt. Le philosophe juif, Philon d'Alexandrie, au premier siècle de l'ère chrétienne, remarque que contrairement aux traditions sacerdotales

⁵ L'interprétation des parties historiques du Pentateuque donna des récits et légendes : la *haggada*. Ici il s'agit de celle liée à la Pâque. 1983, Paris, Librairie Colbo

LECTURES CROISÉES

en vigueur à Jérusalem, le jour de la Pâque les victimes sont immolées par les fidèles eux-mêmes ; il en conclut qu'à cette occasion « le peuple entier, anciens comme jeunes, se considère comme investi de la dignité sacerdotale et exerce la prêtrise en toute immunité et les mains pures », et il ajoute : « Toute maison revêt en ce jour l'aspect d'un temple et la splendeur d'un sanctuaire », puisque le repas pascal s'y déroule. On voit là aussi le caractère unificateur et identificateur de cette conception, le peuple communie fraternellement, chaque père se retrouve transmettre mémoire et sens aux siens, chaque maison est un temple à l'image de celui de Jérusalem.

c) Une conception de l'immigrant

Enfin, un aspect qu'il est bon de souligner, c'est que cette expérience devait marquer l'Israélite de tous les temps en lui donnant une approche de la question de l'esclavage et de l'immigration tout à fait révolutionnaire. Ainsi, la loi souligne-t-elle plusieurs fois **l'attitude à avoir face à l'esclave et à l'étranger** (ou immigrant selon la traduction) : « Tu te souviendras que tu as été esclave en Égypte et que l'Éternel ton Dieu t'en a libéré. C'est pourquoi... »⁶ Il y a dans ce dernier aspect, un rôle de communion fra-

ternelle qui dépasse les couches sociales et qui intègre même l'étranger⁷.

Ainsi, la Pâque juive était une fête riche en significations qui visent toutes à proclamer et fêter l'unité. C'est dans cette fête juive que nous retrouvons les racines de la fête chrétienne ; la Pâque juive éclaire déjà l'œuvre de Jésus-Christ qui est lui aussi « passé » pour libérer et renouveler. En la comprenant mieux, nous fêtons mieux Pâques en 2009 dans nos familles et dans nos Églises. « Car Christ, notre Pâque, a été immolé. Célébrons donc la fête ! »

F.-J.M.

⁶ Voir par exemple Ex 22.20 ; Dt 15.15 ; 16.12 ; 24.18 et 22.

⁷ Le judaïsme l'a bien compris, qui dans sa tradition développe cet aspect. Ainsi, pour répondre à la question : « Mais pourquoi Dieu a-t-il permis que le peuple soit esclave en Égypte ? », Rabbi Hanina disait : « C'est que toutes les actions du Saint — béni soit-il — sont proportionnées à leur fin. Au commencement, avant que les enfants d'Israël ne fussent descendus en Égypte, ils méprisaient les fils des servantes et ne les traitaient pas comme des frères ; cela a paru très mauvais aux yeux du Saint — béni soit-il... Il dit : Que vais-je faire pour qu'ils accueillent les fils des servantes ? Je les ferai descendre en Égypte pour être tous réduits en servitude, et quand je les aurai délivrés, je leur donnerai le commandement de la Pâque, afin qu'ils l'observent, eux et leurs fils et les fils de leurs fils, et qu'ils disent tous : "Nous étions esclaves de Pharaon", et deviennent tous égaux ! »

Paru
en librairie

La rédaction de « Servir » ne cautionne pas obligatoirement toutes les affirmations et positions présentées dans les ouvrages répertoriés. Certains ouvrages peuvent toutefois présenter un intérêt pour l'étude et nous faisons alors mention de nos réserves.

Révolution Intérieure

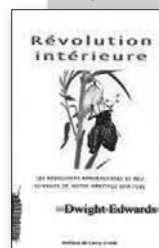
DWIGHT EDWARDS, EDITIONS
« LA CLAIRIÈRE » - QUÉBEC,
2006, 240 PAGES, 19,00 €

Je recommande chaleureusement ce livre de Dwight EDWARDS. Il est un descendant du grand prédicateur de réveil Jonathan EDWARDS, et grand ami de Larry CRABB qui écrit la préface.

C'est un livre qui pose la doctrine de la sanctification de manière très pratique, tout en étant très solide théologiquement. L'auteur prend

une approche qui appuie beaucoup sur la justification et ce que Christ a fait, pour déboucher sur la sanctification. En même temps, c'est de la lecture très

facile, avec beaucoup d'exemples qui nous ouvrent à la compréhension de ces doctrines de façon nouvelle et approfondie. Très édifiant, ce livre pose les bases d'une vie chrétienne orientée vers la gloire de Dieu et non vers soi. A re-



mettre entre les mains de tous les nouveaux croyants, et les autres aussi !

Brad Dickson

A toute épreuve La réalité de l'Église persécutée

RONALD BOYD-MACMILLAN, COÉDITIONS PORTES OUVERTES ET EXCELSIS, 2008, 397 PAGES, 19,00 €

L'auteur, chercheur et journaliste, propose un guide plutôt complet sur l'Église persécutée. Frère André écrit une préface et va jusqu'à dire que c'est la meilleure présentation qui soit de l'Église persécutée à travers le monde avec ses tensions et ses besoins.

RK

S'aimer soi-même - Guide pratique

SUE ATKINSON, ÉDITION EMPREINTE TEMPS PRÉSENT, 2008, 192 PAGES, 13,00 €

A partir du parcours de l'auteur, ce livre s'attaque à l'une des causes principales de la dépression, à savoir une très mauvaise estime de soi. La perspective est discrètement chrétienne avec quelques élans humanistes. Mais les conseils pratiques, les nom-

breuses citations ainsi que la construction pédagogique en font un livre intéressant.

RK

Un tissu de vérités Visite commentée du chef-d'œuvre de Jean l'évangéliste

ROBERT SOUZA, ÉDITÉ PAR L'AUTEUR, 2004, 308 PAGES, 16,00 €

Signalons un livre de Bob Souza qui a rejoint notre comité de rédaction, et connu aussi pour sa collaboration aux calendriers Méditations Quotidiennes. Un titre surprenant pour présenter l'Évangile selon Jean, qui est complètement à l'opposé d'un tissu de mensonges. Avec finesse et précision sans tomber dans l'érudition, mais en gardant un côté très pratique Bob encourage à parcourir ce chef d'œuvre biblique. Le livre se commande directement sur le site www.lulu.com

RK

Plein de grâce et de vérité

RANDY ALCORN, LA MAISON DE LA BIBLE, 2008, 125 PAGES, 12,00 €

Ce livre est comme une belle prédication qui nous tient en haleine. Dans un style très vivant, Randy ALCORN parle du paradoxe d'associer grâce et vérité. Sans ces deux vertus dans nos vies, nous serons profondément déséquilibrés.

RK

Quand une Eglise repart à zéro

HENRI BLACKABY, LA MAISON DE LA BIBLE, 2008, 108 PAGES, 9,50 €

Le titre original est « Ce que l'Esprit est en train de dire aux Églises » (traduction personnelle). La première partie accentue en effet l'importance de l'écoute de Dieu. Puis très vite l'auteur développe son témoignage dans le redémarrage d'une Église qu'il a vécu au Canada.

RK

Aimer l'enfant prodigue Espérer et faciliter son retour

JEFF LUCAS, EDITIONS FAREL, 2008, 173 PAGES, 15,00 €

Ce livre traite avec beaucoup de sensibilité le problème d'un enfant ou d'un proche qui prend une mauvaise voie. A l'exemple de la parabole du fils prodigue accueilli et aimé de son père, le pasteur Lucas exhorte à prendre exemple sur la patience et l'amour du père. Par de nombreux récits vécus et citations, il stimule notre foi en ce Dieu puissant qui peut ramener la brebis égarée, panser les blessures et les guérir.

RK

